

QUELQUES HEURES AVEC CECILE

Par Diane Saurat Rognoni

diane@ad-vitame.fr

[...] Le restaurant constituait le point névralgique de la famille. Clément était la troisième génération de Gaunel à la tête de l'endroit. Les étages supérieurs abritaient les chambres de la tribu et Clément et Aglaé logeaient beaucoup de monde. Le couple et leur fils Philippe se partageaient le 1^{er} étage, Cécile et ses sœurs le deuxième. Une maison adjacente était aussi louée par la famille, depuis l'époque des grands-parents de Clément. En plus de leurs enfants, les Gaunel hébergeaient le personnel. Si Clément n'était pas très riche, il s'efforça toute sa vie de donner du travail aux gens. Ainsi, le restaurant employait des femmes de chambre, des lavandières, des couturières, ..., une dizaine de gens de maison en tout.

L'établissement faisait face aux champs. Ceux-ci étaient occupés pendant les foires de l'année pour accueillir bestiaux et stands diverses. Le reste du temps, ils étaient rendus à l'agriculture. Clément trayait les vaches, toujours avec précaution lorsque le lait était destiné aux enfants de la maison. Il choisissait les pommes de son verger avec grand soin et en pressait le jus dans l'arrière cour du restaurant pour en faire du cidre. Le pressoir, installé sur un lit de chaume, exprimait un jus qui coulait alors par les pailles, lui conférant son goût particulier. Sa production n'était pas négligeable. Il y avait un fût de 3000 litres et un autre de 400 où le cidre macérait pendant un mois et demi, avant d'être mis en bouteille. La boisson constituait le breuvage favori du dimanche chez les Gaunel.

Cela dit, Clément n'était guère bricoleur, mais il aimait la chine ! Ses activités l'amenaient à se déplacer régulièrement dans la région. Il ramenait des objets, trouvés dans des foires, bien souvent. Aglaé s'amusait de cette manie de ramener des babioles, « des mérins », disait-elle.

Des rituels étaient immuables. Le vendredi, Aglaé préparait la soupe à la crème et les galettes. La Bretagne n'était pas loin ! C'est Cécile qui était chargée de nettoyer ensuite l'écrèmeuse en grès. Elle la lavait dehors, par tous les temps, puis il fallait la frotter d'un morceau de sucre pour permettre à l'ustensile de suinter la graisse qui l'avait pénétrée. Le samedi était jour de potage à la graisse. Toute la semaine on faisait cuire des légumes dans de la graisse de veau, jusqu'au samedi, ce qui leur donnait du goût. Le dimanche, pour le déjeuner, il y avait du veau au jus, du bœuf mode, parfois de l'agneau de pré salé. Il n'était pas rare de croiser ces bêtes sur les routes, aux alentours de Saint Martin de Bréhal. On les voyait grimper sur des monticules pour se protéger de la marée montante. Le poulet, lui, était un met de luxe et ne se consommait que rarement. Le mardi et le vendredi, Aglaé recevait les jeunes filles du canton pour des cours de cuisine. Cécile, y assistant dès qu'elle le pouvait, apprit avec sa mère : blanquette de veau, bœuf miron, bœuf mode... [...]

Vint la guerre, la seconde. Ce qui avait fait de Gavray un site rêvé pour organiser des foires importantes, en fit un point stratégique majeur sur le plan militaire. Le pont de la bourgade, enjambant la Sienne, constituait un passage important sur la route menant de Coutances à Villedieu-les-Poêles. L'armée allemande, occupant la région, plaça des hommes dans le village. Le restaurant Gaunel fit partie des lieux occupés. La cour abritait une écurie et les soldats s'étaient installés dans des chambres juste au dessus. Adolf Hitler avait profondément insisté auprès de ses hommes pour qu'ils soient corrects avec les Occupés. Néanmoins, les Gaunel ne furent pas sans inquiétude.

Clément et Aglaé, de part la situation, avaient récupéré tous leurs enfants à la maison et les militaires nazis n'étaient pas sans se poser de questions sur Alice. L'aînée de la fratrie était si

brune, si mate, les yeux si noirs qu'on aurait pu la croire Tzigane et donc suspecte aux yeux de l'Occupant.

Tous ces militaires parlaient très bien français, ce qui leur permettait quelques taquineries de langages. Leurs comportements avaient-ils déplu à Cécile ? Toujours est-il que la toute jeune fille était bien loin de baisser les yeux devant l'uniforme gris-vert. Un jour, installée sur un banc, elle tenait dans ses bras un bébé, dont le père était prisonnier. Une camionnette allemande s'arrêta et demanda l'enfant pour l'emmener promener. Cécile, par principe, refusa. Un militaire, qui logeait au dessus de l'écurie du restaurant Gaunel, descendit du véhicule et lui fit lâcher l'enfant en lui serrant les poignets. Hors d'elle, Cécile lui cria la seule injure allemande qu'elle connaissait « Schwein », cochon !

Peu après, ce même militaire croisa la suspecte Alice qui allait prendre de l'eau à la pompe. « Vous n'êtes qu'un schwarze Teufel, un diable noir, et moi je suis un cochon, c'est votre sœur qui me l'a dit ! Elle n'est pas très polie. Qu'elle se souvienne que j'ai des droits sur elle, qu'elle n'a pas sur moi ».

Cécile sourit à l'évocation de cette histoire et se félicite, a posteriori, de ne pas avoir dit à cet homme qu'il avait une tête de cochon !

Quoiqu'il en soit, la mise en garde était lancée. Aglaé était bien inquiète et tentait de raisonner sa fille, de la faire rentrer en elle-même, « tu nous feras fusiller » craignait-elle.

Mais rien n'y fit.

Cherchant le pain à la boulangerie où des soldats étaient installés, elle fut prise à partie par l'un d'entre eux qui se moquait de ses lunettes. « C'est une bicyclette ou une moto que vous avez sur le nez ?! » « La paix ! » rétorqua-t-elle. Le mot était bien choisi !

Clément, tout petit et fluet qu'il fut, n'hésitait pas à remettre les « Fritz » à leur place lorsqu'il l'estimait nécessaire. A 55 ans passés, son souvenir de la première guerre mondiale demeurait vivace.

Des soldats étaient attablés au restaurant, buvant le café. L'un d'entre eux, trouvant une mouche tombée dans sa tasse, enragea et la brisa par terre. Clément lui signifia qu'il lui aurait volontiers remplacé son café, qu'il n'avait pas à se comporter de la sorte et lui rappela que Monsieur Hitler leur avait demandé d'être corrects !

Clément alla même jusqu'à poursuivre des Allemands qui lui avaient pris son meilleur cheval, sous le prétexte qu'ils devaient continuer la guerre contre les Anglais. Pilote était âgé de trois ans, c'était un bon cheval, mais il souffrait de la gourme. Clément ne baissa pas les bras, arguant que les soldats ne rentreraient pas en Allemagne avec. L'un de ses amis, le fils Hué, possédait un van pour les chevaux. Il l'emmena à la poursuite des militaires et ils firent 40 km pour rattraper les Allemands sur la route de la Bretagne. Le jeune homme voulait redorer son blason. Une rumeur persistante laissait entendre qu'il avait donné du jambon aux Allemands pour ne pas partir en Allemagne. Ainsi, l'avait-on affublé du surnom de « trois jambons ».

Clément avait pris soin de se munir d'une lettre dans leur langue. Une cousine de la famille, dont le père, fusillé à la guerre, avait été directeur de l'école de commerce de Rouen, parlait et écrivait couramment l'Allemand. Elle avait rédigé une lettre où elle expliquait que Clément ne voulait pas d'argent, mais souhaitait simplement récupérer son cheval. Parcourant la lettre, le militaire n'insista pas et Clément rentra à Gavray avec Pilote, offrant une jolie victoire à la Résistance. [...]

La vie, malgré tout, se passait aussi bien que possible. La population normande ne manquait quasiment de rien et, les rondes des camionnettes militaires exceptées, on aurait pu se croire en temps de paix. Le restaurant tournait et Aglaé continuait, vaille que vaille, à dispenser ses cours de cuisine. Les Gaunel ravitaillaient dix-sept familles, quasiment chaque semaine, toutes les régions n'étant pas aussi bien loties que la Manche. Les colis étaient

précautionneusement emballés dans du papier journal pour éviter que les denrées, le beurre en particulier, ne suintent ou ne s'abîment. Il y avait des œufs, de la farine de sarrasin, ce qui permettait de faire des crêpes, du jambon, du veau, de la crème. Cécile ajoutait sa touche personnelle à ces colis avec du savon, fait maison ! Le bien était précieux. Cécile l'obtenait en alliant matière grasse et acide chlorhydrique. Au début, les destinataires ne comprenaient pas ce dont il s'agissait et tentaient d'y goûter !

Les Gaunel avaient des cousins minotiers ce qui était fort utile en cette période. Les Harel étaient cinq frères, tous grands et beaux garçons, petits-fils de la Tante Lucien. Tous minotiers, certains travaillaient dans la région, d'autres aux moulins de Paris. La maison et ses protégés ne manquèrent jamais de farine.

Les Allemands avaient bien conscience de ce trafic, mais comme ils bénéficiaient eux-mêmes des produits des Gaunel, ils fermaient les yeux. Les colis étaient postés par trois le vendredi et arrivaient à bon port le lundi, ce qui était un délai plus que satisfaisant en temps de guerre. Selon leurs fréquences, ils pesaient deux à trois kilos. Les Gaunel expédiaient aussi des colis remplis de légumes, parfois jusqu'à dix kilos de pomme de terre ! Ce qui était tout aussi remarquable, c'est qu'il était très rare qu'ils n'arrivent pas intacts. Ils partaient pour Caen, où vivait une cousine travaillant pour la banque de France, pour Rouen où un cousin Letellier était à la Compagnie des métaux, pour Paris...

Cécile venait d'avoir dix-huit ans. Son bac en poche, elle aurait sans doute continué ses études si la guerre n'était pas passée par là. Passionnée de latin, d'anglais et de grammaire, elle aurait aimé suivre cette voie. Sa section ne comptait que trois élèves ce qui permettait un travail en profondeur. L'examen écrit fut passé à Argentan et Alençon et la jeune fille alla jusqu'à Caen pour passer l'oral. Toutes les élèves concernées avaient voyagé ensemble, chaperonnées par leurs professeures qui s'étaient chargées d'acheter leurs billets de train. Caen était un centre universitaire important. La faculté recevait des élèves venues de toute l'Orne et du Calvados pour passer le bac. Le déplacement lui-même était un évènement. Cécile, comme la majorité de ses camarades ne connaissait que la voiture à cheval. Celle-ci ne permettait pas de long déplacement. Etre à Caen était donc une part de l'aventure. L'épreuve de français se déroulait en trois temps. Les élèves devaient produire une dissertation, faire une lecture expliquée et étudier un texte de littérature. Cécile s'en tira avec un honorable 12. En Latin, elle eut la chance de tomber sur Cicéron. Parcourant le texte à traduire, elle constata qu'il présentait de nombreux subjonctifs qu'elle maîtrisait bien, ce qui lui rapporta un 11. L'anglais lui valut un 10 et les maths, algèbre et géométrie, un 14,5. La philosophie, la logique, la morale, les 3,5 points gagnés avec l'astronomie lui permirent de s'assurer des gains.

L'une de ses professeures lui avait dit que Alice, sa sœur, était peut-être plus intelligente qu'elle, mais que Cécile possédait une finesse d'esprit que son aînée n'avait pas. Colette, sa cousine maternelle qui travaillait à la banque de France, lui avait envoyé de la documentation sur l'établissement, confiant que ce pouvait être une bonne situation pour une femme. La vie, la guerre, en décideraient autrement. [...]

Après plusieurs années relativement calmes, le débarquement allié allait précipiter les choses, particulièrement pour les Français du Nord-Ouest. La bataille de Normandie provoqua le bombardement de nombreuses voies de communication. Gavray n'y échappa pas. Le pont, le port sur la Sienne, même l'église du village, furent gravement touchés.

Un pan entier de la bourgade disparut. Les ruines du château ducal, surplombant l'agglomération, répondaient aux ruines des maisons qui jouxtaient le pont. Mais la paix était proche.

Non comptant les dommages causés par les bombardements, la bourgade subit aussi les inondations. Les débris résultant des destructions n'avaient pas été déblayés, aussi, lorsque la Sienne gonfla à l'Automne, elle s'échappa de son lit.

Malgré tout, la vie, le bonheur, voulaient reprendre leurs droits dans le village de Gavray. Fin octobre, Alice, l'aînée des Gaunel, épousa Jean. Alice avait toujours eu beaucoup de soupirants. Jusqu'au voisin de la cousine Colette de Caen qui était tombé sous son charme. Sa beauté et sa personnalité attiraient les regards, mais Jean leur avait coupé l'herbe sous le pied en se déclarant le premier !

Comme l'école de Madame Pinson semblait loin ! Depuis la maternelle, Cécile et Jean s'étaient retrouvés dans la même classe et avaient fait leur scolarité primaire assis côte à côte, faisant également leur communion privée ensemble. Un jour, il lui avait déclaré solennellement qu'il ne l'épouserait jamais, parce qu'il venait de voir son fond de culotte ! Il devenait donc son beau-frère et c'était très bien ainsi, si faibles étaient les chances qu'un amalgame Cécile Gaunel- Jean ait pu fonctionner !

Six semaines plus tard, François et Cécile convolèrent en justes noces, le 30 novembre 1944. L'église de Gavray bombardée, la cérémonie se déroula dans la chapelle du cimetière, à 1,5 km de la mairie, occasionnant une joyeuse parade à travers le village. François avait tenu à porter l'habit et Cécile rayonnait dans une longue robe blanche, réalisée par sa couturière. Elle était ornée des quelques roses qu'on avait pu trouver à Paris, tout comme le tissu, bien chaud, qui provenait du marché Saint Pierre, à Montmartre. Cécile était chez elle, dans ce joli village où elle avait grandi, entourée de personnes qui la connaissaient depuis toujours, au bras de ce garçon brillant. [...]